
Christine PLANTÉ, *La petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Préface inédite de Michelle Perrot.
Postface inédite de l'auteure

Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2015, 362 p. Nouvelle édition révisée

Bénédicte Monicat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/13069>

DOI : 10.4000/clio.13069

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2016

ISBN : 978-2-7011-9852-1

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Bénédicte Monicat, « Christine PLANTÉ, *La petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Préface inédite de Michelle Perrot. Postface inédite de l'auteure », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 43 | 2016, mis en ligne le 07 juillet 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/13069> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.13069>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

Christine PLANTÉ, *La petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Préface inédite de Michelle Perrot. Postface inédite de l'auteure

Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2015, 362 p. Nouvelle édition révisée

Bénédicte Monicat

RÉFÉRENCE

Christine PLANTÉ, *La petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2015, 362 p. Préface inédite de Michelle Perrot. Postface inédite de l'auteure.

- 1 « Une *Petite sœur* toujours actuelle » ; « La place qu'elle fait aux femmes dit de notre culture quelque chose qu'il est temps d'entendre » : les intitulés que Michelle Perrot et Christine Planté donnent respectivement à la préface et à la postface qui encadrent cette réédition de *La petite sœur de Balzac* disent la pertinence d'un ouvrage devenu en vingt-cinq ans une référence incontournable de la réflexion sur la question du genre et les questions de genre en littérature.
- 2 Paru en 1989 aux éditions du Seuil dans la collection « Libre à elles » créée par Monique Cahen en 1978, l'ouvrage de Christine Planté est qualifié de « somme » par Michelle Perrot dans une préface où l'historienne le replace dans le contexte du parcours de son auteure (thèse sur les saint-simoniennes, puis sur Marceline Desbordes-Valmore, co-organisation d'un important séminaire sur le genre) et des débats théoriques dans lesquels il s'inscrit (« universalistes » vs « différentialistes ») et qu'il enrichit de son ancrage historique. M. Perrot dit le livre « pluriel dans son approche et sa texture » (p. 7) en référence à l'abondance des écrits qu'il invoque et qui le constituent en une

pensée « généalogique de la création littéraire féminine » (p. 7), mais aussi parce que la réflexion s'y pose sur des genres (poésie) et des auteures (Desbordes-Valmore, Dickinson, Woolf) privilégiées. Ces voix nourrissent une analyse des rapports entre activité littéraire, parole poétique singulière et catégories (historiques) du masculin et du féminin. « Le pouvoir des mots » (p. 8) et les antiféminismes qu'il cristallisa ne sont pas le fait d'une histoire révolue, rappelle M. Perrot en conclusion. D'autres pratiques et d'autres objets prennent aujourd'hui le relais des enjeux ici examinés dans les rapports à l'écriture. Une note finale salue d'ailleurs la postface rédigée par C. Planté à l'occasion de cette réédition comme « l'amorce d'un nouveau livre » (p. 9).

- 3 Si elle y explique pourquoi avoir laissé le texte pour la plupart en l'état (hormis quelques modifications de forme et l'ajout de notes corrigeant certains aspects problématiques de l'analyse), cette postface ne réactive qu'avec plus de force la pertinence théorique et politique du livre. Vingt-cinq ans de travaux rigoureux et d'engagements éditoriaux justifient une impatience ici dite haut et fort de sorte que le travail de cette réédition se fait aussi acte d'intervention. C'est du reste au présent que l'auteure conjugue les premières phrases de la postface, disant ce que *La Petite Sœur de Balzac* « se propose d'éclairer » et ce que son auteure « y cherche à comprendre » (p. 313). En évoquant ce que ce livre n'est pas, à savoir un ouvrage académique de facture classique, elle dit la promesse de ce qui viendra (qu'il s'agisse des travaux d'elle-même ou de ceux qui s'en inspireront) mais aussi ce qui n'est toujours pas : un domaine de recherche dont la richesse, la vitalité, et les prolongements théoriques ne sont encore à ce jour assimilés ni par l'historiographie littéraire ni par l'institution, scolaire ou autre.
- 4 L'« essai s'autorise des libertés [avec l'histoire] qu'une thèse n'aurait pas permise » (p. 317). Les choix de rédaction font sans doute de cet ouvrage un livre « hétérodoxe », au corpus « hétéroclite », où la « bribe », les pauses ou encore l'usage du « je » (p. 321) donnent à l'analyse élan et pouvoir évocatoire, mais le vaste répertoire de sources premières qui en constituent le socle font sa force et sa cohérence. Ce que Virginia Woolf avait su incarner en l'imaginaire sœur de Shakespeare, à savoir l'impact matériel et symbolique des phénomènes de sexuation sur la production littéraire, C. Planté le pense à travers les écrits de celles et ceux qui, dans un XIX^e siècle bien moins statique qu'on ne l'imagine, permettent de penser les complexités du genre en rendant compte de manière plus inclusive d'écrits souvent parcourus de tensions. C'est là un geste « éthique et esthétique » (p. 320).
- 5 Depuis la parution du livre, note Planté, bien des travaux ont contribué à la transformation du champ intellectuel dans lequel l'analyse se situe. L'auteure rend hommage à une histoire des femmes, des féminismes, du genre, qui s'est transformée et enrichie grâce à de nombreux ouvrages dont ceux de Michelle Perrot, Geneviève Fraisse ou Françoise Thébaud parmi bien d'autres. La catégorie du genre s'est constituée en objet de réflexion dont les apports critiques majeurs (Joan W. Scott) seront infléchis par des écrits influents (Judith Butler) et par le développement de certains domaines de recherche (études postcoloniales, postmodernes, queer). En France les travaux sur le genre rencontrent une résistance paradoxale (voir l'opposition de la Commission générale de terminologie à l'usage étendu du terme) puisque, ainsi que C. Planté le souligne, dans le contexte français et plus encore dans celui des études littéraires les richesses lexicales du terme sont des sources de réflexion fructueuse. Résistance aux impulsions variées : il s'agit pour certain.e.s de maintenir la validité politique de la

catégorie « femme » ou pour d'autres les « valeurs » de la différence des sexes. Planté signale « un revirement assez marqué » (p. 330) plus récent : soutien du CNRS, champs réactivés des études littéraires – voir les rééditions emblématiques d'un roman comme *Ourika* – avec une histoire littéraire s'ouvrant à d'autres objets (la presse), d'autres géographies (la francophonie), d'autres supports (la numérisation). Des bémols importants concluent ce survol : en contexte scolaire, la minoration et la marginalisation des écrits de femme demeurent le mode opératoire, et les projets éditoriaux sont encore insuffisants.

- 6 Deux apports principaux de l'analyse demeurent utiles selon Planté : les modes de minoration des femmes et la notion de « genre des genres » (p. 333). L'auteure identifie les processus d'invisibilisation aujourd'hui à l'œuvre (« les choses progressent », « la littérature est ouverte aux femmes », « la vérité historique prime », affirme-t-on) et constate que les « histoires littéraires sans préjugés de genres » (p. 336) restent à écrire. Elle revient ensuite sur la pertinence du concept de « genre des genres littéraires » puis affirme combien mettre en avant des auteures peu connues est important, tout autant que renouveler la manière dont nous lisons les « classiques ». Si elle reconnaît et regrette des absences (Mme de Duras, Rachilde, Marie Kryszewska, les écrivaines fin-de-siècle, Louise Michel), elle assume la place relativement modeste donnée à Staël, Sand et Colette et explique celle qui honore les textes méta-critiques, la poésie, la première moitié du siècle. L'analyse de l'activité des femmes dans les genres « publics » (journalisme, théâtre) ou « féminins » (p. 343), de même que le découpage des périodes de productivité, auraient pu, dit-elle, être travaillés plus avant. Réfléchissant à d'autres omissions (Beauvoir, Wittig, Duras, psychanalyse, sexualité, écriture du corps), elle admet aussi que l'ouvrage participe en partie d'une « reconduction de l'hétérosexualité comme norme culturelle autant que sociale et morale » (p. 346-347). C'est d'ailleurs à l'hétéronormativité du texte que s'adressent la majorité des notes ajoutées à cette réédition. Le « refus d'exalter la différence » (p. 347) d'alors explique aussi des usages linguistiques (comme « femme écrivain ») qu'elle a aujourd'hui assouplis pour rendre manifeste la présence des femmes.
- 7 Tout en envisageant la réédition de son ouvrage comme une « incitation urgente à construire des réponses », C. Planté donne priorité à une « critique des idéologies de la différence » (p. 348) où la littérature, « espace d'interrogations (visibles ou souterraines) des normes de genre », permet la « possible constitution de soi comme autre » (p. 350). Échos d'une poésie que le genre travaille et dont cette réédition fait d'autant mieux apprécier les dimensions historiques et théoriques.

AUTEURS

BÉNÉDICTE MONICAT

The Pennsylvania State University

Departments of French and Women's, Gender, and Sexuality Studies